

## Leçon 12 - Puissance technologique et pauvreté évangélique.

### L'outil convivial selon Ivan Illich

1. *Hand tools and Power tools.* — L'outil est inhérent à la relation sociale (*Tools are intrinsic to social relationships*). Lorsque j'agis en tant qu'homme, je me sers d'outils. Suivant que je le maîtrise ou qu'il me domine, l'outil me relie ou me lie au corps social. Pour autant que je maîtrise l'outil, je charge le monde de mon sens ; pour autant que l'outil me domine, sa structure me façonne et informe la représentation que j'ai de moi-même. L'outil convivial est celui qui me laisse la plus grande latitude et le plus grand pouvoir de modifier le monde au gré de mon intention. L'outil industriel me dénie ce pouvoir ; bien plus, à travers lui, un autre que moi détermine ma demande, rétrécit ma marge de maîtrise et régit mon sens. La plupart des outils qui m'environnent aujourd'hui ne sauraient être utilisés de manière conviviale. L'homme dispose, on le sait, de deux types d'énergie, celle qu'il tire de lui-même (ou énergie métabolique) et celle qu'il puise à l'extérieur. Il manie la première, il manipule la seconde. C'est pourquoi je distinguerai entre l'outil maniable et l'outil manipulable. *L'outil maniable* adapte l'énergie métabolique à une tâche spécifique. Il est multivalent, comme le silex originel, le simple marteau ou le couteau de poche. Il est univalent, et hautement élaboré, comme le tour du potier, le métier à tisser, la machine à coudre à pédale ou la fraise du dentiste [...] *L'outil manipulable* est mû, au moins en partie, par l'énergie extérieure. Il peut servir à multiplier l'énergie humaine : les bœufs tirent la charrue, mais pour la guider il faut un laboureur. De même un monte-charge ou une scie électrique conjugue l'énergie métabolique et l'énergie exogène. Cependant l'outil manipulable peut dépasser l'échelle humaine. — Ivan Illich, *La convivialité* [1973], éd. Points-Seuil, p. 44-45.

2. *L'aveuglement du présent et l'exemple du passé.* — Pour édifier les pyramides Teotihuacán, au Mexique, pour façonner les rizières en terrasses d'Ibague, aux Philippines, les hommes n'ont guère eu besoin d'outils manipulables. La coupole de Saint-Pierre de Rome et les canaux d'Angkor Vat ont été faits sans engins de terrassement, à force de bras. [...] Bien sûr, le métabolisme humain ne suffisait pas à procurer toute l'énergie désirable, mais il en restait, dans la majorité des cultures, la source principale. [...] Dans ces conditions, contrôler de plus grandes quantités d'énergie physique ne résultait que de manipulations psychiques ou d'une domination politique. — *Ibid.*, p. 52.

3. *L'opposition entre productivité et convivialité : nécessité d'une limitation.* — Une société conviviale est une société qui donne à l'homme la possibilité d'exercer l'action la plus autonome et la plus créative, à l'aide d'outils moins contrôlable par autrui. La productivité se conjugue en termes d'avoir, la convivialité en termes d'être. Tandis que la croissance de l'outillage au-delà des seuils critiques produit toujours plus d'uniformisation réglementée, de dépendance, d'exploitation et d'impuissance, le respect des limites garantirait un libre épanouissement de l'autonomie et de la créativité humaines. — *Ibid.*, p. 43.

4. *L'outil convivial et l'homme austère.* — Dans l'acception un peu nouvelle que je confère au qualificatif, c'est l'outil qui est convivial et non l'homme. L'homme qui trouve sa joie dans l'outil convivial, je l'appelle austère. Il connaît ce que l'espagnol nomme la *convivencialidad*, il vit dans ce que l'allemand décrit comme la *Mitmenschlichkeit*. Car l'austérité n'a pas vertu d'isolation ou de clôture sur soi. Pour Aristote comme pour Thomas d'Aquin, elle est ce qui fonde l'amitié. En traitant du jeu ordonné et créateur, Thomas définit l'austérité comme une vertu qui n'exclut pas tous les plaisirs, mais seulement ceux qui dégradent la relation personnelle (« *Austeritas, secundum quod est virtus, non excludit omnes delectationes, sed superfluas et inordinatas. Unde videtur pertinere ad affabilitatem, quam philosophus amicitiam nominat, vel ad eutrapeliam, sive iucunditatem* » ST, IIa-IIæ, 168, 4,3). L'austérité fait partie d'une vertu plus fragile qui la dépasse et qui l'englobe : c'est la joie, l'*eutrapelia*, l'amitié. — *Ibid.*, p. 14.

5. *Avoir ou faire ? Du monétaire au vernaculaire.* — Jusqu'à nos jours, le développement économique a toujours signifié que les gens, au lieu de faire une chose, seraient désormais en mesure de

l'acheter. Les valeurs d'usage hors-marché sont remplacées par des marchandises. Le développement économique signifie également qu'au bout d'un moment il faut que les gens achètent la marchandise, parce que les conditions qui leur permettaient de vivre sans elle ont disparu de leur environnement, physique, social ou culturel. [...] En bas, je place une organisation sociale qui fait correspondre la recherche de la satisfaction avec l'« avoir » ; en haut, avec le « faire ». En bas, donc, je place une société intensivement marchande où les besoins sont de plus en plus définis en termes de marchandises packagées et des services conçus et prescrits par des professionnels et produits sous leur contrôle. Cet idéal social correspond à l'image d'une humanité composée d'individus, chacun piloté par des considérations d'utilité marginale, l'image qui s'est développée de Mandeville à Keynes via Smith et Marx et que Louis Dumont appelle *homo economicus*. À l'extrémité opposée, je place - disposés en éventail - une grande variété de sociétés où l'existence est organisée autour des activités de subsistance. A sa manière unique, chacune de celles-ci ne peut que rester sceptique envers les prétentions de croissance. Dans de telles nouvelles sociétés où des outils contemporains facilitent la création de valeurs d'usage, les marchandises et la production industrielle en général ont de la valeur principalement dans la mesure où elles sont des ressources ou des instruments de subsistance. Par là, l'idéal social correspond à l'*homo habilis*... – Ivan Illich, *Le travail fantôme*, Seuil, 1981, p. 10-17.

### Les moyens temporels pauvres selon Jacques Maritain

6. Il y a des moyens temporels qui sont les moyens propres de l'esprit. Ce sont des moyens temporels pauvres. La croix est en eux. Plus ils sont légers de matière, dénués, peu visibles, plus ils sont efficaces. Parce qu'ils sont de purs moyens pour la vertu de l'esprit. Ce sont les moyens propres de la sagesse, car la sagesse n'est pas muette, elle crie sur les places publiques, c'est le propre de la sagesse de crier ainsi, il lui faut donc des moyens de se faire entendre. L'erreur est de penser que les meilleurs moyens pour elle seront les moyens les plus puissants, les plus volumineux. [...] Quand Rembrandt peignait, quand Mozart, quand Satie ont composé leurs œuvres ; quand saint Thomas a écrit la Somme et Dante la Divine Comédie, quand l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ a écrit son livre, quand saint Paul a écrit ses épîtres ; quand Platon et Aristote parlaient à leurs disciples, quand Homère chantait, quand David chantait, quand les prophètes prophétisaient, c'étaient là des moyens temporels pauvres. À la limite, considérons l'homme spirituel par excellence. Quels étaient les moyens temporels de la Sagesse incarnée ? Il a prêché par les bourgades. Il n'a pas écrit de livres, c'était encore un moyen d'action trop chargé de matière, il n'a pas fondé de journaux ni de revues. Il a eu pour seule arme la pauvreté de la prédication. Il ne préparait pas de discours ni de conférence ; il ouvrait la bouche, et la clameur de la sagesse, la fraîcheur du ciel passait sur les cœurs. Quelle liberté ! S'il avait voulu convertir le monde par les moyens temporels riches, par les méthodes américaines, quoi de plus facile. Quelqu'un ne lui offrait-il pas tous les royaumes de la terre ? *Hæc omnia tibi dabo*. Quelle occasion d'apostolat ! On ne retrouvera jamais la pareille. Il l'a refusée. Le monde périt de lourdeur. Il ne rajeunira que par la pauvreté de l'esprit.

Jacques Maritain, *Religion et Culture* [1930], in *Œuvres Complètes*, IV, p. 232–233.

### Le dépouillement des disciples (Luc 10, 3-11)

7. Le Seigneur désigna soixante-douze autres et les envoya deux par deux en avant de lui dans toute ville et tout endroit où lui-même devait aller. Et il leur disait : « La moisson est abondante, mais les ouvriers peu nombreux ; priez donc le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa moisson. » Allez ! Voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu de loups. N'emportez pas de bourse, pas de besace, pas de sandales, et ne saluez personne en chemin. En quelque maison que vous entriez, dites d'abord : « Paix à cette maison ! » Et s'il y a là un fils de paix, votre paix ira reposer sur lui ; sinon, elle vous reviendra. Demeurez dans cette maison-là, mangeant et buvant ce qu'il y aura chez eux ; car l'ouvrier mérite son salaire. Ne passez pas de maison en maison. Et en toute ville où vous entrez et où l'on vous accueille, mangez ce qu'on vous sert ; guérissez les malades et dites aux gens : « Le Royaume de Dieu est tout proche de vous. » Mais en quelque ville que vous entriez, si l'on ne vous accueille pas, sortez sur ses places et dites : « Même la poussière de votre ville qui s'est collée à nos pieds, nous l'essuyons pour vous la laisser. Pourtant, sachez-le, le Royaume de Dieu est tout proche »